This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V3.N3.1774 (1)

NANINE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

EN VERS DE DIX SYLLABES.

PAR M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & permission.

V3. N3. 1774

ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la Campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, Parente du Comte; Femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, Mere du Comte.

NANINE, Fille élevée à la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, Paysan du voisinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, } Domestiques.
MARIN, }

La Scene est dans le Château du Comte d'Olban.

NANINE

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut Mr. le Comte,
Vous expliquer nettement sûr mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf,
Vous êtes libre & depuis deux ans veuf.
Devers ce tems j'eus ce bonheur moi-même:
Et nos procès dont l'embarras extrême,
Etoit si triste & si peu fait pour nous,
Sont enterrés ainsi que mon Epoux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui! vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans;
Libres tous deux, comme tous deux parens;
Pour terminer nous habitons ensemble,
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah, l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monsieur,

Je parle bien, & c'est avec douleur?
Et je sai trop que votre ame inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMLE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONME.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!....

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisoit pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promesse à ma foi vous engage,
Vous différez, & qui differe outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mere.

LA BARONNE.

Elle radote; bon.

LE COMTE.

Je la respecte & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux;
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous!
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite en un mot qui m'offense,
Qui me souleve & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte!
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non; je ne trompe pas.
Dissimuler n'est pas mon caractere,
J'étois à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérois avec vous retrouver
Ce que le Ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix dans cet heureux asyle

Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flâme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans ;
L'autre n'est plein que de fléches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebuttent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur ;
Voilà les traits que vous prenez vous-même,
Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez ;
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades ;
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui ; la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux, la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ! non.
J'en ai sans doute, & pour cette raison,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier ;
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats ;
Qui sent le joug, le porte avec murmure,
L'amour tyran est un Dieu que j'abjure :
Je veux aimer, & ne veux point servir ;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le Ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot, & pour moi je préfere
Laideur affable, à beauté rude & fiere.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez;
Que je pardonne en lâche complaiſante
De vos amours la honte extravagante;
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur,
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur.

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeunne Nanine
Fait tout mon tort; un enfant vous domine,
Une ſervanre, une fille des champs
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mere;
Daigna tirer du ſein de la miſere:
Vous rougiſſez?

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en ſuis très-ſure.

LE COMTE.

Eh bien!
Si je l'aimois, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publierois ma flâme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable?

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir imprudemment,
De votre rang toute la bienſéance,
Humilier ainſi notre naiſſance,
Et dans la honte où vos ſens ſont plongés!
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoiqu'on en puiſſe croire;
La vanité pour l'honneur & la gloire:
L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
Dans les blazons, je la veux dans le cœur;
L'homme de bien, modeſte avec courage,
Et la beauté ſpirituelle, ſage,
Sans bien, ſans nom, ſans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon Gentilhomme.

Un vil ſavant, un obſcur honnête homme ;
Seroit chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un Seigneur, avec honneur reçu.

LE CONTE.

Le vertueux auroit la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on ſouffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang ?

LE COMTE.

Etre honnête homme, eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigeroit un plus haut caractere.

LE COMTE.

Il eſt très-haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité !

LE COMTE.

Non. Mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi le public, l'uſage !

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage,
Je me conforme à ſes ordres gênans
Pour mes habits, non pour mes ſentimens ;
Il faut être homme, & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée ;
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer :
Quoi de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raiſon, c'eſt ma mode, mon guide ;
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village ;
Cœur noble & grand, ſoyez l'heureux rival
Du Magiſter & du Greffier fiſcal,
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juſte ciel, que faut-il que je faſſe !

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BL.

LE COMTE.

Que veux-tu toi?

BLAISE.

C'est votre Jardinier
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre Grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien, Blaise;
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaise;
Que je voudrois me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plaît fort,
Je t'aiderai, j'aime qu'on se marie,
Et la future est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui, ma foi, c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Eh bien...

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine!

LA BARONNE.

Ah, bon! je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais... non ;
Pas tout à fait, elle m'a fait entendre,
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre ;
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, cher Jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce Maître charmant ;
Et puis d'un air si touché, si touchant :
Elle faisoit ce bouquet, & sa vue
Etoit troublée, elle étoit toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui ! peste l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t-en... Quoi, j'aurois su lui plaire.

BLAISE.

Ça, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem !

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrein-là,
Entre mes mains bien-tôt profitera :
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire ?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur est trop plein. Je me retire...
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

IL l'aime comme un fou ?
J'en suis certaine, & comment donc ! par où ?
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse,
A-t-elle pu me ravir sa tendresse !

Nanine ! ô ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine ! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente !

BLAISE.

Est-il vrai que Nanine est charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh si fait : parlez un peu pour nous.
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus, Pierre Blaise mon pere
M'a bien laissé trois bons journaux de terre,
Tout est pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en serois aise,
Mon pauvre enfant si je peux te servir ;
Tous deux ce soir je voudrois vous unir,
Je lui payerai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne.
Que j'aimerai votre chere personne,
Que de plaisir ! est-il possible ?

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réussissez, Madame.

LA BARONNE.

Va. Plût au Ciel qu'elle devînt ta femme.
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre !

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE, *seule.*

VIt-on jamais une telle aventure !
Peut-on sentir une plus vive injure ?
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le Comte Olban rival d'un Jardinier !

à un Laquais.

Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourroit-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour,
N'a point encor osé se mettre au jour ;
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle,
Ah ! c'est encore une douleur nouvelle ?
J'espérerois, s'il se respectoit moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah, la voici, je me sens au supplice ;
Que la nature est pleine d'injustice !
A qui va-elle accorder la beauté ?
C'est un affront fait à la qualité,
Approchez-vous, venez, Mademoiselle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MAdame.

LA BARONNE.

Mais, est-elle donc si belle !
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;
Mais s'il ont dit, j'aime... ah je suis à bout.
Possédons-nous... Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de tems, avancez-vous. Comment !
Comme elle est mise ! & quel ajustement !
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espece.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi ;
Mais c'est l'effet de vos bontés premieres,
De ces bontés qui me sont toujours cheres :
De tant de soins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée,
Sous cet habit je ne suis point changée :
Voudriez vous, Madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier !

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil ?... Ah j'enrage...
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je lisois.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un Livre Anglois dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet ?

NANINE.

Il est intéressant,
L'Auteur prétend que les hommes sont freres,
Nés tous égaux. Mais ce sont des chimeres,
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon évantail.... Sortez.
Allez chercher mes gands.... Laissez.... Restez,
Avancez vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'aviez si souvent répété,
Que si j'avois ce fond de vanité,
Si l'amour propre avoit gaté mon ame,
Je vous devrois ma guérison, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit ?
Que je la hais ! quoi, belle, & de l'esprit !

avec dépit.

Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Etre honorée encor de vos bontés.

LA BARONNE.

Eh bien, voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir, jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi !

LA BARONNE.

Je vous donnne une dot. Votre époux,
Est fort bien fait, & très-digne de vous,
C'est un parti de tout point fort sortable ;
C'est le seul même aujourd'hui convenable,
Et vous devez bien m'en remercier.
C'est en un mot Blaise le Jardinier.

NANINE.

Blaise, Madame ?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire !
Hésitez-vous d'un moment d'y souscrire ?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous ?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense,
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main !
Ce cœur si simple est devenu bien vain.
Mais votre audice est trop prématurée,
Votre triomphe est de peu de durée ;
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour,
Petite ingrate, objet de ma colere,
Vous avez donc l'insolence de plaire,
Vous m'entendez, je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer ;
Tu pleureras ton orgueil, ta folie,
Je te ferai enfermer pour ta vie
Dans un Couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux;
Renfermez-moi, mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous voulez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chere;
Enfermez-moi dans un cloître à jamais,
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles;
Des sentimens plus dangereux pour moi,
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut de moi-même,
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible! & que viens-je d'ouïr!
Est-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, *avec emportement de tendresse.*

Leve toi.
Que je t'embrasse, ô jour heureux pour moi.
Ma chere amie! eh bien je vais sur l'heure,
Préparer tout pour choisir ta demeure;
Ah quel plaisir que de vivre en Couvent!

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non. C'est ma fille un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable;
Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur?
Changeant, ingrat, tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui. J'entrevois qu'il me seroit funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La chose est manifeste,
Un bon Couvent est un port assuré:
Monsieur le comte, ah je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monseigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur, & dès ce moment même.
Je voudrois bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas il faut attendre
Le point du jour. Ecoute, il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement,
Nous partirons d'ici sécretement,
Pour ton Couvent à cinq heures sonnantes,
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE, *seule.*

Quelles douleurs cuisantes ?
Quel embarras ! quel tourment ! quel dessein ;
Quels sentimens combattent dans mon sein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître,
En le fuyant je l'offense peut-être,
Mais en restant, l'excès de ses bontés
M'attireroit trop de calamités ;
Dans sa maison mettroit un trouble horrible ;
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser,
Je le redoute, & n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée !
Quoi, l'on me hait & je crains d'etre aimée !
Mais moi, mais moi ! je me crains encor plus ;
Mon cœur troublé, de lui-même est confus.
Que devenir ? de mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger ; c'est peut-être un grand tort
D'avoir une ame au dessus de son sort.
Il faut partir ; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

HOlà, quelqu'un, qu'on reste à cette porte,
Des sieges, vîte..

Il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.

Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui moi, Monsieur?

LE COMTE.

Oui. Je le veux ainsi,
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert,
Est il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes,
Ah! je le vois. Jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura par ses aigreurs,
Par son courroux fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non, sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable,
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignois son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine.
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflâmer;
La femme l'est même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincere,
A tout son séxe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
Nous nous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rends justice,
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice,
J'admire encor à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés;
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu : Mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu,
Vous avez trop relevé ma naissance,
Je vous dois trop ; c'est pour vous que je pense.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas,
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah ça, Nanine,
Permettez moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon sort étoit trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non désormais soyez de la famille ;
Ma mere arrive, elle vous voit en fille ?
Et mon estime & sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenoit une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs. Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire ;
Il est rempli. Le nôtre ne l'est guere :
Il vous falloit plus d'aisance & d'éclat,
Vous n'êtes pas encore dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, & c'est ce qui m'accable ;
C'est un malheur peut-être irréparable.

se levant.

Ah, Monseigneur ! ah, mon Maître ! écartez
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits, confuse, pénétrée,

Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le Ciel me fit pour un état obscur,
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde
Et que ferais-je & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous, obscure! vous!

NANINE.

Quoique je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Eh bien pardon. J'en agis comme un pere,
Un pere tendre à qui sa fille est chere;
Je n'ai point l'art d'embellir un présent,
Et je suis juste & ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal. Mais la nature
En récompense a voulu vous doter
De tous ses biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'est permis sans que je sois ingrate:
De dispofer de ces dons précieux,
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MAdame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende!
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussi-tôt on vienne vous troubler,

NANINE.

Avec douleur sans doute je vous laisse,
Mais vous savez qu'elle fut ma maitresse.

LE COMTE.

Non, non. Jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir...

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure :
Vous gémissez... Quoi ! votre cœur murmure ;
Qu'avez-vous donc !

NANINE.

Je vous quitte à regret,
Mais il le faut... O Ciel ! c'en est donc fait.

Elle sort.

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

Elle pleuroit : d'une femme orgueilleuse,
Depuis long-tems l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde ci n'est qu'une lotterie
De biens, de rangs : de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.
Eh...

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complette
De trois cens louis d'or ; n'y manquez pas ;
Puis vous irez chercher ses gens là-bas ;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monseigneur me donne
Sur sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh ! l'esprit lourd : eh non !
C'est pour Nanine entendez-vous ?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez. Laissez-moi. *Germon sort.*
Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse;
Je l'idolâtre, il est vrai; mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractere est fait pour plaire au sage,
Et sa belle ame a mon premier hommage,
Mais son état?... Elle est trop au dessus.
Fut-il plus bas je l'en aimerois plus.
Mais puis je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte;
Du monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil;
Mais la coutume... Eh bien, elle est cruelle,
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! pourquoi non;
Blaise est un homme. Il aime. Il a raison.
Elle fera dans une paix profonde,
Le bien d'un seul & le desir du monde.
Elle doit plaire aux Jardiniers, aux Rois,
Et mon bonheur justifiera mon choix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, *seul.*

AH! cette nuit est une année entiere;
Que le sommeil est loin de ma paupiere!
Tout dort ici, Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits:
Et moi, je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien. Vainement je veux lire.
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-tems;
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle pareſſe !
Eh ! venez vîte, il fait jour : le tems preſſe.
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monſieur, quel lutin.
Vous a ſans nous éveillé ſi matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh ! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme :
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux mon cher Marin ;
Je veux avoir au plus tard pour demain
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Valet de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qu'ils ſoient jeunes, bien faits ;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris,
Creve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Mad. la Baronne
Eſt la maîtreſſe aujourd'hui qu'on nous donne,
Vous l'épouſez ?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE II.

LE COMTE, *ſeul.*

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême,
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime,
Notre Baronne avec fureur criera,
Très-volontiers & tant qu'elle voudra.
Les vains diſcours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut & je ne crains perſonne.
Aux préjugés c'eſt trop être ſoumis,

Il faut les vaincre, il sont nos ennemis ;
Et ceux qui sont les esprits raisonnables.
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh mais... quel bruit entends-je dans ma Cour ?]
C'est un carosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir ?... C'est ma mere peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hasard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient. L'on part.

LE COMLE.

Comment ! on part ?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh ! je lui pardonne,
Que pour jamais puisse-t-elle sortir.

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle. Elle va si matin,
Mettre Nanine à ce Couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi ! que vais-je faire !
Pour leur parler je suis trop en colere ;
N'importe : allons. Quand je voudrois... mais non ;
On verroit trop toute ma passion ;
Qu'on ferme tout ; qu'on vole, qu'on l'arrête,
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez moi Nanine. *Germon sort.*

Ah juſte ciel ?
On l'enlevoit. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injuſtice ?
Qu'ai-je donc fait hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, & ſans me déclarer,
Sans alarmer ſa timide innocence !
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y penſe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, eſt-ce vous que je vois ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi ?
Ah répondez, expliquez-vous de grace ;
Vous avez craint, ſans doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs ſentimens
Que vos vertus m'inſpirent dès long-tems,
Plus que jamais l'auront ſans doute aigrie.
Voûs n'auriez point de vous même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat que leurs prêtoient vos yeux.
Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi je tremble plus encore.

NANINE.

Madame.

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ſeroit-vous ! qu'entends-je ! ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée.
...Elle vouloit, Monſieur, me marier

LE COMTE.

Elle ! à qui donc !

NANINE.

A votre Jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au dessus de mon sort,
Que vos bontés avoient trop élevée;
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous? vous punir? ah Nanine! & de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, onze fois ma Maîtresse.
Je lui déplais, mon seul aspect la blesse;
Elle a raison; & j'ai près d'elle hélas!
Un tort bien grand qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités,
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur hélas la plus amere,
En perdant tout, en courant m'éclipser;
En vous fuyant fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant & se promenant.*

Quels sentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite,
J'aille cacher ma douleur inquiete;
M'entretenir en secret à jamais,
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez: la Baronne
Vous favorise & noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il est d'un rang fort au dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme, il est fort à son aise;
Je vous réponds qu'il a des sentimens;
Son caractere est loin des mœurs du tems;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage

Un

Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le Couvent?

NANINE.

... Non Monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne me peut satisfaire;
Vous pénétrez mon cœur reconnoissant;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il sent.
Voyez sur quoi ma retraite se fonde,
Un Jardinier, un Monarque du monde,
Qui pour époux s'offriroit à mes yeux,
Egalement me déplairoient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien Nanine;
Connoissez donc celui qu'on vous destine:
Vous l'estimez; il est sous votre loi,
Il vous adore; & cet époux... C'est moi.
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
Ah, parlez-moi: disposez de ma vie,
Ah, reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu!

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez... ah, gardez vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas;
Un tel hymen est toujours trop funeste,
Le goût se passe, & le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester à vos yeux...
Hélas! sur moi ne jettez point les yeux....
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage,
Il en seroit indigne désormais,
S'il acceptoit le plus grand des bienfaits,
Oui, je vous dois des refus; oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme:
Quoi! tout-à-l'heure, ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un Prince.

NANINE.

Oui, sans doute.

Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurois-je fui;

Craindrois-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah, ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous!

LE COMTE.

Notre hymenée.

NANINE.

Songez.

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez.

LE COMTE.

Tous est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez.

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez.

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt & tout est ordonné.

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obstiné.

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente,
Va tout presser pour cette heure charmante;
Un seul instant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE, *seule*.

Ciel est-ce un rêve! & puis-je croire encore,
Que je parvienne au comble du bonheur,
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît & me frappe,
A mes regards tant de grandeur échappe

Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avois tant craint d'aimer; que j'aime,
Lui qui m'eleve au-dessus de moi-même?
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrois... non., je ne peux plus le fuir,
Non, mon état ne sauroit se comprendre.
Moi l'épouser : quel parti dois-je prendre?
Le Ciel pourra m'éclairer aujourd'hui,
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même.... Allons, il faut écrire,
Il faut.... par où commencer, & que dire?
Quelle surprise! écrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

Elle se met à écrire.

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignone;
Ouais. Elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour, est sec vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble,
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! & que n'en ai-je autant!
Ça, je disois.

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien : devant elle je n'ose
M'expliquer.... là.... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton cœur.

BLAISE.

Oh! parlez ſa façon!
Car voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire,
Pour vous ſervir, vîte point de myſtere.

NANINE.

Tu vas ſouvent au Village prochain,
A Rémival à droite du chemin.

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrois-tu trouver dans ce Village
Philippe Hombert!

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette Lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent.

NANINE.

Donne auſſi ce paquet,
Monte à cheval pour avoir plutôt fait:
Pars, & ſois ſûr de ma reconnoiſſance.

BLAISE.

J'irai pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert eſt un heureux manant,
La bourſe eſt pleine, ah! que d'argent comptant!
Eſt-ce une dette?

NANINE.

Elle eſt très-avérée;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée;
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu,
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'Où diable vient cet argent! quel meſſage!
Il nous auroit aidé dans le ménage.
Allons elle a pour nous de l'amitié,
Et ça vaut mieux que de l'argent morgué:
Courons, courons.

Il met l'argent & le paquet dans sa poche: il rencontre la B & la heurte.

Eh, le butor!... arrête.
L'étourdi m'a pensé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine, as-tu rien entendu?
Monſieur le Comte eſt-il bien en colere?
Quel billet eſt-ce là?

BLAISE.

C'eſt un myſtere.
Peſte!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderoit.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! Elle pourroit
Avoir écrit, te charger d'un meſſage?
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage.
Donne te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu:

Elle décachette la Lettre.

Il m'intéreſſe ou je ſuis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah, ah, qu'elle eſt bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;

Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE, *seule.*

» LIsons.... Ma joie & ma tendresse
» Sont sans mesure ainsi que mon bonheur;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre:
» Entre vos bras je ne puis me jetter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie.
» Et dont il est permis de s'éblouir;
» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon cœur doit chérir,
Ouais. Voilà donc le stile de Nanine!
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant,
Vous avez feint d'aller dans un couvent,
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert? Fort bien Friponne,
J'en suis charmée & le perfide amour
Du Comte Olban méritoit bien ce tour.
Je m'en doutois que le cœur de Nanine
Etoit plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VEnez, venez, homme à grands sentimens,
Homme au dessus des préjugés du tems,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connoissez sans doute à Rémival,
Monsieur Philippe Hombert votre rival.

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être

Ce billet-là vous le fera connaître,
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison,
Mon parti pris, je suis inébranlable
Contentez-vous du tour abominable.
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire.
Vous connaîtrez les mœurs, le caractere
Du digne objet qui vous a subjugué.

Tandis que le Comte lit.

Tout en lisant il me semble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut sa bile...
Eh bien, Monsieur, que pensez-vous du stile?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh, le pauvre homme! il mériteroit bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? je demeure stupide:
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent,
Il est prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre meré, entendez-vous?
Est près d'ici, Monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux
Il est devenu sourd: la lettre opere.

GERMON, *riant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, *haut.*

Madame votre mere,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurai pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous, comme elle est noble, bonne ?

LE COMTE.

Obéissez ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

Il sort.

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH ! je respire enfin nous l'emportons;
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne;
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus ?
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est-celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle

Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos sermens

Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends.

Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage

Qui peut ici réparer mon outrage.

Indignement notre hymen différé

Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.

Madame, il faut.

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendois ma mere.

LA BARONNE.

Elle est ici.

TAYLOR ... FORD

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS. LA MARQUISE.

LE COMTE, *à sa mere.*

MAdame j'aurois dû.

à part. *à sa mere.*

Philippe Hombert!.... Vous m'avez prévenu,

Et mon respect, mon zele, ma tendresse...

à part.

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.

On m'avoit dit en passant par Paris,

Que vous aviez la tête un peu frappée,

Je m'apperçois qu'on ne m'a point trompée ;
Mais ce mal-là.

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus !

LA MARQUISE.

Prend-il souvent ?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrois ici vous parler seule,

Faisant une petite révérence à la Baronne.

Bon jour Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom, la vieille bégueule.
Madame il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.
Je me retire. *Elle sort.*

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Parlant fort vîte & d'un ton de petite vieille babillarde.

Eh bien, Monsieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru ;
C'est sur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne est une acariâtre,
Impertinente, altiere, opiniâtre,
Qui n'eut pour moi jamais le moindre égard.
Qui l'an passé, chez la Marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde ;
D'y plus souper désormais Dieu m'en garde.
Bavarde, moi ! je sai d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas entre nous tant de bien :
C'est un grand point, il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que son Château de l'Orme,
A son mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès qui n'est pas oublié,
Lui disputoit la moitié de la terre.
J'ai su cela de feu votre grand-pere :
Il disoit vrai ; c'étoit un homme lui.
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,

Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme;
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du tems passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on creve, on se ruine:
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des benets. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'auroit cru? Ce trait me désespere.
Eh bien, Germon?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS. GERMON.

GERMON.

Voici votre Notaire.

LE COMTE.

Ah! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier,
Qu'elle devoit, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE.

Donne... fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par respect me refuse!... Infidelle,
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'est sa Baronne & l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! Monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous!

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine, hélas! Madame, que l'on chasse,

Tout le château pleure de sa disgrace,

LA MARQUISE.

Vous la chassez ; je n'entends point cela,
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappellez-là
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine :
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans,
Elle enchantoit tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle,
Et je prédis dès-lors que cette belle
Seroit fort mal, & j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête,
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! seule, à pied, sans secours, sans argent !

GERMON.

Ah ! j'oubliois de dire qu'à l'instant
Un vieux bon homme à vos gens se présente :
Il dit que c'est une affaire importante
Qu'il ne sauroit communiquer qu'à vous,
Il veut dit-il se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi,
Vous m'en donniez aussi beaucoup à moi :
Chasser Nanine, & faire un mariage
Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas sage,
Allez trois mois ne feront pas passés,
Qui vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin, le Marquis de Marmure.
Sa femme étoit aigre comme verjus,
Mais entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimerent,
Deux mois après tous deux se séparent.
Madame alla vivre avec un galant.
Fat, petit-maître, escroc, extravagant ;
Et Monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon ;
Bijoux nouveaux pris à crédit, Notaires,
Contrats vendus & dettes usuraires :
Enfin, Monsieur & Madame en deux ans,

A l'hôpital allerent tout d'un tems.
Je me souviens encor d'une autre histoire
Bien plus tragique, & difficile à croire.
C'étoit.

LE COMTE.

Ma mere, il faut aller dîner.
Venez... O Ciel! ai-je pu soupçonner.
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table,
Et vous pourrez tirer un grand profit.
En tems & lieu de tout ce que j'ai dit.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il est tems de partir.

GERMON.

Quoi pour jamais & dans cet équipage?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! quoi du matin au soir!
Souffrir n'est rien, c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles:
Certes mon maître est bien mal avisé;
Notre Baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, & vous fait cet outrage;
Jamais Monsieur n'auroit eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout: il me chasse aujourd'hui,
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui,

Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne!

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre Maître après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma premiere vie,
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublierai... rien... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout-à-l'heure
Je quitterois pour vous cette demeure.
J'irois par-tout avec vous m'établir;
Mais, Monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux! avec vous il va vivre;
Chacun voudroit l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah! Germon,
Je ſuis chaſſée... & par qui?...

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons... & Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il ſe marie!... Ah! partons de ce lieu,
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

Elle ſort.

GERMON.

Monſieur le Comte a l'ame un peu bien dure:
Comment chaſſer pareille créature!
Elle paroît une fille de bien.
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc du fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnoit-il la main?

GERMON.

Qui? quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer fort tristement chemine?
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival sans doute.

GERMON.

Oui; je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin
Où la Baronne alloit dès ce matin:
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile & décente demeure:
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire.
Dis-lui que c'est un présent de ma mere;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien, je vais vous obéir.

Il fait quelques pas.

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue.

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle étoit abattue ?
Elle pleuroit ?

GERMON.

Elle faisoit bien mieux,
Ses pleurs couloient à peine de ses yeux :
Elle vouloit ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décele
Ses sentimens ? As-tu remarqué ?...

GERMON.

Quoi !

LE COMTE.

A-t-elle, enfin, Germon parlé de moi ?

GERMON.

Eh ! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son Maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés ;
Qu'elle oubliera tout, hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais sur-tout garde qu'elle revienne.

Germon sort.

Germon ?

GERMON.

Monsieur..

LE COMTE.

Un mot, qu'il te souvienne.
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venoit suivre ses pas,
De le chasser de la belle maniere.

GERMON.

Oui, poliment à grands coups d'étriviere :
Comptez sur moi ; je sers fidélement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira son nom.

Il fait un pas & revient.

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage ;
Un beau garçon, le coq de son Village,
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutois qu'elle avoit quelque amant,
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut être ;
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah ! cours te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

HElas ! il a raison ;
Il prononçoit ma condamnation :
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,
Je me punis, la Baronne est ma femme ;
Il le faut bien, le sort en est jetté,
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable :
Notre Baronne a l'humeur peu traitable,
Mais, quand on veut, on sait donner la Loi,
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR ça ; mon fils, vous épousez Madame.

LE COMTE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme,
Elle est ma bru ?

LE COMTE.

Si vous le trouvez bon.

LA BARONNE.

J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! Eh ; ma mere, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez & moi je la marie ;
Je fais la nôce en mon château de Brie,
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur Fiscal,
Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le pere
Eut à Corbeil cette plaisante affaire :
De cet enfant je ne peux me passer ;
C'est un Bijou que je veux enchasser.
Je vais la marier.... Adieu.

LE COMTE.

Ma Mere,
Ne soyez pas contre nous en colere ;
Laissez Nanine aller dans un couvent,
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui : croyez-nous, Madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ! quoi donc !

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais.

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, J'entends fort bien.
Auroit-elle eu quelque tendre folie ?
Je m'y connois : on tente, on est tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles sont toujours un peu coquettes,
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ça, contez-moi sans nul déguisement.
Tout ce qu'a fait notre charmant enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine ;
Et vous pourriez...

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN, *en bottes.*

MARIN.

Enfin tout est baclé,
Tout est fini. LA MARQUISE.
Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands, j'ai bien fait mon message,
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux.
Six beaux chevaux, & vous serez contente
De la berline; elle est bonne, brillante,
Tous les panneaux par Martin sont vernis;
Les diamans sont beaux, très-bien choisis,
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... Oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE.

à part.

Oui... Mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le Notaire,
Tout près d'ici griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! je voudrois qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce sallon j'ai trouvé tout-à-l'heure

Un bon vieillard qui gémit & qui pleure :
Depuis long-tems il voudroit vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le fasse en aller :
Il prend trop mal son tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame.
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame ;
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens.
Je vous ait dit cent fois dans votre enfance,
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux ;
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne sait pas à qui l'on fait injure,
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prosperent jamais.

A Marin.

Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.

Il sort.

LE COMTE.

Pardon, ma mere, il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, & je suis prêt d'entendre
Cet homme là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au Paysan.*

APprochez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! Monseigneur écoutez-moi de grace,
Je suis... Je tombe à vos pieds que j'embrasse,
Je viens vous rendre.

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je suis trop incapable,
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlai-je ?

LA MARQUISE.

Allons rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas le pere de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur est atteint;
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte;
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands Seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison. Mais il se trompe, & Nanine
N'est point sa fille, elle étoit orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai; chez des pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec sa mere,
J'allai servir, forcé par la misere,
Ne voulant pas dans mon funeste état
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son pere.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? Pour moi je considere
Les bons soldats, on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce mêtier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang, sert son prince & l'Etat,
Qu'un important que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la Patrie.

LA MARQUISE.

Ça, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer;

Mais sans appui comment peut-on percer?
Toujours jetté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.
Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.
Fi, quelle idée!

LE PAYSAN, *à la Baronne.*
Hélas! Madame, non.
Mais je suis né d'une honnête famille,
Je méritois peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.
Que voulez-vous de mieux.

LE COMTE.
Eh! poursuivez.

LA MARQUISE.
Mieux que Nanine?

LE COMTE.
Ah! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.
J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivoit bien traitée & chérie:
Heureux alors & bénissant le Ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain Village
Mais plein de trouble & craignant son jeune âge,
Tremblant encore, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.
Je viens d'entendre au discours de Madame
Que j'eus raison: elle m'a percé l'ame,
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor
Pour les tenir par un droit légitime:
Elle ne peut les avoir eu sans crime:
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrois de honte & de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre;
Ils sont à vous, vous devez les reprendre;
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.
Ah, mon cher fils, je suis toute attendrie.

LA BARONNE.
Ouais, est-ce un songe? Est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait !

LE PAYSAN, *Il tire la bourse & le paquet.*

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre ! ils ont été donnés,
Elle en a fait un respectable usage,
C'est donc à vous qu'on a fait le message ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'est votre Jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'est à vous que le présent s'adresse.

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendresse !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu !

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. quel mystere !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon pere !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer.
J'ai fait un crime il faut le réparer :
Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable !

Il va lui-même à un de ses gens.

Holà ! courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement ?

LE COMTE.

Vîte un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant,
Vous devriez être sa protectrice ;
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies

Que l'on prendroit pour des franches folies;
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante,
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarassé, rêveur,
Quel sentiment étrange est dans son cœur.
Voyez, Monsieur ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du Château jamais elle n'approche:
Entendez-vous.

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats,
Vous hésitez!

LE COMTE, *après un silence.*

Non., je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence.
Vous le devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous!

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame & sa franchise:
Il faut parler, ma main vous fut promise;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine, & dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers & les prétentions

Dont

Dont il nâquit tant de divisions.
Que l'intérêt encore vous en revienne,
Tout est à vous jouissez-en sans peine:
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigrisse:
Pour n'aimer pas, faut-t-il qu'on se haïsse?

LA BARONNE.

Je m'attendois à ton manque de foi:
Va je renonce à tes présens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles loix,
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle sort.

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NOn il n'est point indigne; non Madame,
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Tant de vertu qu'il faut récompenser
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite, & voilà sa noblesse.
La mienne à moi c'est d'en payer le prix:
C'est pour des coeurs par eux-mêmes ennoblis
Et distingués par ce grand caractere
Qu'il faut passer sur la regle ordinaire;
Et leur naissance avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS. NANINE.

LE COMTE, *à sa mere.*

SOn seul aspect devroit vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chere enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement:
Mais qu'elle est belle, & comme elle a l'air sage!

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert après s'être baissée devant la Marquise.*)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon pere!

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel! ô ma fille, Ah! Monsieur,
Vous réparez quarante ans de malheur!

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare,
Dans ma maison, put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil, mais elle le décore,
Non, il n'est rien que Nanine n'honore.
Et bien, parlez: Auriez vous la bonté;
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puissiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage:
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & sa reconnoissance...

NANINE, *à son pere.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.

Je vous ai vue aux genoux de ma mere,
Je vous ai vue embrasser votre pere ?
Ce qui vous reste en des momens si doux...
C'est... à leurs yeux... d'embrasser votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Est-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE, *à sa mere.*

Le daignez vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort ; non, je ne puis comprendre
Que jusques-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mere, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages :
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mere, enfin terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas ?
Opposez-vous à sa flamme... à la mienne,
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer :
Ah ! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort ; voyez ce qu'est mon pere ?
Puis-je jamais vous appeller ma mere ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait,
Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime,

Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour.
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense...
Mais sans tirer jamais à conséquence.

FIN.

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, *Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.*

INST... UN... 25 JUIN 1975
74/54290